

Pour **Paraïdolie 2015**, Analix Forever propose une exposition ayant pour thème la greffe – la greffe qui suppose, en amont, la rupture, l’ablation, l’amputation, la décollation, la perte. La greffe, après la perte : une addition plus qu’une simple compensation, qui peut faire du greffé un nouvel homme – lui permettant la survie – une nouvelle vie.

mounir fatmi, Shaun Gladwell et Julien Serve, chacun à sa manière, par l’intermédiaire du dessin, abordent cette question d’actualité, qui a fait cet été, l’objet, entre autres, de l’exposition et du catalogue de *Corps Recomposés, Greffe et art contemporain*,¹ de Barbara Denis-Morel, où mounir fatmi montre notamment un dessin sur le thème de la « Jambe noire de l’Ange ».

Depuis toujours, **mounir fatmi** travaille sur la notion de greffe et plus précisément, de greffe culturelle. La greffe culturelle ? Seule manière de sauver l’humanité. Ensemble. Une greffe bilatérale, enrichissement réciproque. Noir sur blanc et blanc sur noir. Ce concept, mounir fatmi l’a décliné de multiples manières, à partir de la “Jambe noire de l’ange”², référence à la légende de saint Come et saint Damien qui sauvèrent la vie du diacre Justinien en lui greffant la jambe d’un éthiopien, référence, aussi, au célèbre tableau de Fra Angelico. Mais il s’est aussi inspiré, en parallèle, de *L’Enfant sauvage*, le film de François Truffaut, qui est devenu, entre les mains de mounir fatmi, *Beautiful Language*. Comme dans le cas de la Jambe noir de l’Ange, *Beautiful Language* est une vidéo d’abord (Prix de la Biennale du Caire, 2011); puis fatmi, pour Paréidolie, crée des dessins originaux, qui lient la notion de greffe culturelle, évidente dans le cas de *L’Enfant sauvage*, aux tous premiers dessins de mounir fatmi qui auront préfiguré à vingt ans de distance des travaux très actuels : les câbles. L’enfant sauvage, à qui l’on demande de dessiner une ligne, dessine, « sauvagement », des cercles concentriques. Parce que le cercle est l’origine, le lien, que l’on coupe puis recrée, autrement.

mounir fatmi, dessine depuis toujours et, si ses dessins sont moins connus que ses œuvres plus monumentales ou ses vidéos, ils sont, sans doute aucun, fondateur de son œuvre.

Shaun Gladwell est un artiste du corps, du corps-combat, du corps extrême. Aucune discipline ne lui est étrangère, le skate, le surf, la moto, le pilotage, il les maîtrise toutes. Le plus souvent, pour exercer ses passions. Il porte un casque, comme une sorte de « greffe préventive » du cerveau.

L’artiste voue au crâne – et au casque – un culte très personnel. Le crâne, symbolique très ancienne dont Julia Kristeva confirme l’essentialité dans *Visions*

¹ Barbara Denis-Morel (collectif), *Corps Recomposés, Greffe et art contemporain*, PUB, 2015

² Barbara Polla (collectif), *Noir clair dans tout l’univers*, Ed. Bord de l’Eau, Coll. La Muette, 2012 ; voir aussi <http://www.mounirfatmi.com/2video/angelsblackleg.html>

*Capitales*³. Le casque, alors, protecteur du crâne, de la vie, de la puissance – de ce qu'il ne faut jamais perdre, de ce qu'il ne faut jamais, laisser à l'ennemi. Casque de guerrier, casque de motard, extension plus que protection, exosquelette : le casque-exosquelette-survie devient un casque-identité, une sorte de tête générique, une *figure* de style, de personnalisation et de dissimulation en même temps, une extension bienvenue de la vie. C'est probablement pour cette raison que le casque a toujours une forme ovoïde. Rituel crânién, rituel de fête, rituel de vie.

Shaun Gladwell, avant tout connu pour ses vidéos et ses performances, est un dessinateur assidu, intime, qui dessine en toutes circonstances, depuis l'enfance. Y compris le visage de son icône personnelle, Tripitaka.

Pour **Julien Serve**, le dessin est une manière subreptice, constante, parfois proche de l'obsession, de se confronter au monde. Le crayon, arme ultime contre le désespoir, la perte, la dérégulation. Instrument de régénération, aussi, permettant de transformer l'angoisse en dérision, voire en jouissance. Constamment submergé par le flux des images et des mots, Serve se laisse emporter, puis coupe. Au crayon comme au cutter. Un chien a dévoré vos jambes ? Quel beau dessin Serve va générer de ce fait dit divers, alors qu'il est tragique pour celui qui le vit. Membres coupés, langues coupées, sexes coupés... hurlent dans les secrètes prisons de ses carnets quotidiens, miroirs de l'âme du dessinateur.

Pour Paréidolie, Julien Serve crée aussi *L'or du Mexique*, une série de portraits de décollations vengeresses dans le cadre de la guerre des narcotrafiquants. Et par la magie du dessin, les transforme en or, en beauté, en merveille : on retrouve Julia Kristeva : peut-être la seule résurrection possible est en effet celle de la représentation.

Julia Kristeva qui dans *Visions capitales* encore, dit du dessin : « Nulle distance entre la pensée et la main : leur unité instantanée saisit et retrace, dans les corps visibles l'intériorité la plus concentrée. Nul tâtonnement : l'esprit de l'artiste, identifié au geste, taille l'étendue, découpe ombres et lumières, et, sur l'extériorité plane d'un support, tel le papier, fait surgir le volume d'une intention, d'un jugement, d'un goût. ... Le dessin m'a toujours semblé la preuve d'une concentration maximale, par laquelle l'intelligence la plus subjective, l'abstraction la plus aiguë donnent à voir un dehors soudain sensible à l'artiste, et pourtant si intimement associé au spectateur qu'il s'impose comme une évidence aussi absolue que singulière. »

³Julia Kristeva, *Visions Capitales*, Editions de la réunion des musées nationaux, 1998.